

Le Cas-Phénix du 2 octobre : La Cause animale

« *L'animal nous regarde, et nous sommes nus devant lui.* »

Derrida, *L'Animal que donc je suis*, 2006

... discutable, non ?

Retrouvons-nous le **mardi 2 octobre**
à **17h30 à la BU Humanités** pour
la renaissance du café philo.

Tout est dans le nom :
du café, des mots, et du sens
à construire ensemble...

Ouvert à tous !



 @Cas.phénix

 @CasPhénix

 @CasPhénix

Cas-Phénix du 2 octobre 2018 – La Cause Animale

"Il s'agit d'une lutte inégale, d'une guerre en cours et dont l'inégalité pourrait un jour s'inverser, entre, d'une part, ceux qui violent non seulement la vie animale, mais jusqu'à ce sentiment de compassion et, d'autre part, ceux qui en appellent au témoignage irrécusable de cette pitié. C'est une guerre au sujet de la pitié. Cette guerre n'a pas d'âge, mais elle traverse une phase critique. Nous la traversons et nous sommes traversés par elle. Penser cette guerre dans laquelle nous sommes, ce n'est pas seulement un devoir, une responsabilité, une obligation, c'est aussi une nécessité, une contrainte à laquelle, bon gré mal gré, directement ou indirectement, nul ne saurait se soustraire. L'animal nous regarde, et nous sommes nus devant lui."

Derrida, *L'Animal que donc je suis*, 2006

Cet extrait nous a amenés à réfléchir à la question de la cause animale. Nous avons voulu retourner le problème : non pas nous questionner sur la place de l'animal dans la vie de l'Homme, comme cela a déjà été très largement débattu, mais plutôt à la place de l'Homme dans la vie de l'animal.

Ces interrogations ont en effet ressurgi ces dernières années, comme tout un chacun a pu le constater. De plus en plus nombreux sont les Français à se soucier de leur responsabilité envers les animaux. À titre d'exemple, et pour donner quelques chiffres, en 2017 on estimait que 5 % des Français étaient végétariens ou végans

(selon le sondage Harris 2017). L'évolution est rapide : un sondage de janvier 2016 réalisé pour Terra Éco estimait cette proportion à 3 %.

C'est pourquoi nous avons commencé par nous demander :

COMMENT EXPLIQUER L'APPARITION DE LA QUESTION DE LA CAUSE ANIMALE ?

Nous avons pu mettre en avant 5 facteurs explicatifs.

Tout d'abord, le progrès des sciences dures a permis d'apporter un point de vue objectif et de clore certains débats. Nous pensons notamment aux neurosciences avec la reconnaissance de la sentience de l'animal, c'est-à-dire sa capacité à percevoir par les sens et à ressentir la douleur (donnant alors du poids aux positions éthiques prônant l'arrêt de l'exploitation des animaux au nom de cette sentience) ; ainsi qu'à chimie avec découverte de la vitamine B12 dont la production en synthèse a rendu viables les régimes alimentaires végétaliens.

La découverte de l'impact négatif de l'élevage intensif sur la planète a également pu être un facteur déterminant dans la démarche de certains Français de s'intéresser à l'exploitation des animaux, et de vouloir changer leurs habitudes de consommation en ayant connaissance de ces nouvelles données. Nous vous invitons à jeter un œil à l'ouvrage de Hans Jonas *Principe Responsabilité*, où cette problématique est abordée.

Le point de vue social est aussi à prendre en compte : le système économique de l'élevage a pour conséquence d'exploiter également des êtres humains ; ces éleveurs qui se retrouvent à la merci des lobbys de la viande et des produits laitiers. Ceux qui rejettent ce système capitaliste, peuvent décider par conséquent de rejeter le système de l'élevage. Nous vous conseillons de vous rapprocher des travaux de Marx, et de ceux de la Théorie Critique, pour en savoir davantage.

La question de la cause animale a également été remise au goût du jour pour des raisons d'hygiène publique : la crise de la vache folle, ou encore la grippe aviaire, que nous avons connues ces dernières années, ont pu être des éléments déclencheurs.

Et enfin, nous nous sommes tous entendus pour dire que la révolution numérique des années 2000' a grandement contribué aux échanges sur la question, en permettant la diffusion de masse des informations.

Ces découvertes récentes et ce sentiment de responsabilité envers les animaux grandissant parmi les Français ont eu deux conséquences sociales majeures.

Nous avons assisté récemment à la création d'un nouveau statut juridique pour l'animal, celui d' « être sensible ». Cette décision atteste d'une reconnaissance officielle de la sentience de l'animal, et il en découle une liste de nouveaux droits pour les animaux (ainsi qu'une liste de devoirs associés, des humains envers ces animaux).

La campagne présidentielle française de 2017 a également été l'occasion de débats politiques sur la question animale ; et certains candidats ont explicitement fait des promesses en ce sens lors de leur campagne, dans le but de gagner l'opinion publique qui se sent concernée par ces questions.

Cependant, nous avons pu déterminer plusieurs objections possibles aux propos tenus jusqu'ici.

Nous avons indiqué que les découvertes scientifiques sur la sentience de l'animal ont pu être un facteur déclencheur de l'apparition de la question de la cause animale dans le débat public. Mais pourquoi avoir attendu l'aval de scientifiques pour être convaincus de la réalité de la douleur des animaux ?

Cette douleur peut être reconnue très facilement de manière subjective, individuelle, et paraît même évidente si l'on a déjà eu un contact avec un animal. Si vous voulez creuser ce point de vue, nous vous renvoyons aux ouvrages *La Libération animale* de P.Singer, *Phénoménologie de la vie animale* de F. Burgat, et *Éthique et infini* de Levinas.

Nous pouvons également objecter que cette question de la cause animale n'est pas si récente que cela : dans la Grèce antique, les Pythagoriciens étaient d'ores et déjà végétariens ; et le végétarisme est également déjà présent dans la tradition bouddhiste (cela étant en lien avec la théorie de la réincarnation).

COMMENT EXPLIQUER ALORS QU'UNE MAJORITÉ CONTINUE DE CONSOMMER DES PRODUITS D'ORIGINE ANIMALE ?

Certains d'entre vous ont proposé une explication d'ordre historique.

Avant l'ère industrielle, nous avions une moins grande consommation de produits d'origine animale. Ces derniers étaient un signe de richesse. La plupart des consommateurs élevaient eux-mêmes leurs animaux destinés à la consommation, et avaient donc un rapport plus direct à ces animaux et à leur exécution.

De nos jours, l'industrialisation de l'élevage a permis une systématisation de la présence de POA dans l'assiette, et nous a également coupés du processus de mise à mort.

De ces faits historiques découlent deux conséquences.

Nous pouvons donner une explication psychologique à la consommation de POA. Tout d'abord le phénomène de dissonance cognitive, mis en avant par les travaux du sociologue Christophe Traïni, cause une dissociation inconsciente de l'animal et de la viande dans notre assiette (faisant taire ainsi notre empathie naturelle envers les animaux). De plus, il est évidemment difficile de se défaire d'habitudes ancrées profondément dans notre culture (il nous est difficile d'imaginer la France sans ses plats traditionnels à base de viande). Et enfin, il est normal de vouloir éviter d'être stigmatisés et marginalisés socialement, comme le sont aujourd'hui les personnes se déclarant végétariens par exemple.

Nous pouvons également donner une explication économique à l'élevage qui perdure : tout un système industriel repose sur l'exploitation des animaux. Elle profite aux lobbys qui ont un gros poids politique, elle est la base d'une économie et la source de revenus d'un grand nombre d'actifs français. Cet intérêt économique qui ne va pas être abandonné de sitôt ne doit pas être négligé dans notre réflexion.

D'autres parmi vous ont pointé du doigt le rôle des militants antispécistes, qui diffusent les messages pour la défense des animaux : le fait qu'une majorité de Français consomme encore des produits d'origine animale nous force à constater qu'un travail doit encore être fait pour améliorer les méthodes de militantisme ; pour trouver de nouvelles actions militantes à entreprendre.

D'autres encore en ont appelé à notre nature humaine, qui serait celle de prédateurs. Cette question de la Nature humaine mériterait d'être un sujet à part entière : comment définir notre nature par rapport à celle des autres animaux ? Mais partant du point de vue de l'Homme comme prédateur, nous pouvons tirer deux conséquences.

D'une part, il serait alors naturel de manger de la viande (de la même manière que les loups mangent les brebis). Cela faisant partie de notre nature en tant qu'Hommes, nous n'aurions ni à culpabiliser ni à aller contre cette nature.

D'autre part, nous ferions alors partie d'un système de la Nature où, en tant que prédateurs, notre rôle serait de réguler les populations animales par la chasse.

QUELLE PLACE L'HOMME PEUT-IL/DOIT-IL AVOIR DANS LA VIE ANIMALE ?

Ces interrogations autour du droit animal, et de la régulation des populations animales, nous ont amenés à nous poser des questions plus concrètes quant à notre place, notre rôle, dans la vie animale.

L'Homme a-t-il un rôle modérateur des populations animales (par la chasse par exemple) ? Ou alors, en se prétendant élément naturellement régulateur, ne déséquilibre-t-il pas au contraire le cours des choses (comme le montrent les nombreux exemples de terres où la vie revient une fois que l'Homme les a désertées) ? Et si l'Homme régule les populations animales, qui régule alors l'Homme ? Ces interrogations nous montrent la dangerosité de l'argument de « l'appel à la nature ».

L'Homme doit-il, dans une autre perspective, installer un rapport d'intimité avec les autres animaux ? Cette question a été l'occasion de souligner l'attachement certain que peuvent avoir certains petits éleveurs envers leurs bêtes. Et nous également, nous entretenons un rapport d'intimité avec nos animaux de compagnie.

En restant dans la dimension concrète de ces interrogations sur la cause animale : si nous instaurions un monde sans aucune exploitation animale, quelles en seraient les conséquences ?

Il y aurait très certainement une modification du paysage et du milieu de vie humains, avec des forêts qui prendraient de l'ampleur là où il y avait auparavant des terres d'élevage.

Rapidement, il est apparu que pour s'interroger sur la place de l'Homme dans la vie animale, il nous fallait nous demander ce que nous entendions par « animal ». Nous avons divisé cette nouvelle question en plusieurs sujets d'interrogation.

Tout d'abord : quelle différence faire entre humain et animal ? L'humain, contrairement à l'animal, serait celui qui modifie son environnement (qui terraforme), et qui est justement en mesure de s'interroger sur sa propre nature (un animal raisonnable, dirait Aristote). Mais est-il pertinent de distinguer ainsi, de manière réductrice, l'humain de toute la diversité du reste du règne animal ? Nous partons alors du postulat que les propriétés de l'être humain sont plus spéciales que celles qui différencient les autres espèces animales entre elles : pourquoi l'Humain serait-il plus différent du singe ; que le singe l'est du poisson ? Pourquoi regrouper ensemble mammifères, animaux aquatiques, reptiles, oiseaux, etc., mais distinguer l'Humain ? Si cette question vous intéresse, lisez les ouvrages de Florence Burgat sur le sujet !

Une autre de nos interrogations fut : comment définir la personne morale, si nous voulons savoir si l'animal en fait partie ? Est-ce selon un critère déontique ? Un critère de vertu ? Un critère utilitariste (comme le fait Peter Singer) ? Nous finissons toujours par prendre l'être humain en référence pour parler de l'animal, alors qu'ici nous voulons au contraire un critère plus englobant...

Et enfin, au vu de toutes les problématiques abordées jusqu'ici (la cause animale, l'écologie, l'humain...), l'enjeu ne serait-il pas plutôt de s'interroger sur la relation entre l'Homme et le Vivant de manière générale ? Comment penser la relation de l'Homme à l'animal, mais aussi la relation aux plantes, ou encore aux éléments naturels... ? Il s'agit ici peut-être de la bonne porte d'entrée : de la même façon que Bachelard nous invite, dans une perspective phénoménologique, à repenser notre perception de l'eau dans *L'eau et les rêves* ; peut-être devrions-nous également repenser notre perception de l'animal...

Et bien que la question de la cause animale ne se limite pas à l'exploitation, il nous a paru également important de se pencher sur ce que nous entendions exactement par « exploitation » :

Avant toutes choses, quand peut-on parler d'exploitation animale ? Peut-on parler par exemple d'exploitation animale chez les Inuits, qui ne peuvent pas cultiver quoi que ce soit et sont obligés de chasser des animaux pour se nourrir ?

Et si exploitation il y a, alors seulement ensuite viennent les questions : Comment l'éviter ? Comment s'en protéger ?

Et ainsi s'achève, sur de nouvelles perspectives, de nouvelles pistes de réflexion, le premier Cas-phénix sur la cause animale. Une bibliographie est disponible pour vous permettre de

continuer par vous-même cette réflexion : n'hésitez pas à nous transmettre également vos propres références !